

1949



Barques sur la plage

Au lendemain de la guerre, Braque est à nouveau malade. Son corps est éprouvé et son rythme de travail s'en ressent. Mais pas sa réflexion qui semble, au contraire, gagner en intensité, voire en ferveur. « Avec l'âge, l'art et la vie ne font qu'un », dit-il²⁸. De fait, ses marines vont se transformer. Elles vont perdre leurs allures de natures mortes et se laisser irriguer par le sang

28 – *Le Jour et la nuit, Cahiers 1917-1952*, Gallimard, Paris, 1952, p.30.

même du peintre : on en sent, on en perçoit, les battements. Elles palpitent. C'est dans ses marines, et nulle part ailleurs, que Braque se permet de se livrer ainsi. Elles vont désormais – et, peut-être, malgré lui – être les témoins de plus en plus fidèles de ses bonheurs et de ses tourments.

Ainsi, malgré ce que le peintre souhaitait, comment ne pas rêver devant ces *Barques sur la plage* de 1949 ? Comment, en les voyant ainsi côte à côte, l'une penchée sur l'autre, toutes les deux allongées, comme s'étirant en frémissant sur une grève aux reflets changeants, ne pas se laisser aller à imaginer le bruit du vent dans leur coque se mêlant à celui du ressac que nous fait deviner le rouleau d'écume qui frange la mer océane ? Comment ne pas entendre les cris glaçants des mouettes fuyant le mauvais temps ?

Ici, tout ondule. L'écume, les barques, la plage de galets, les nuages... Ah, ces nuages ! Ils sont faits de superpositions de différentes couches de peinture traduisant les hésitations du peintre. Du blanc, du jaune, du vert, du roux, du brun, du gris, de l'antracite : on n'en a jamais autant vu dans les ciels de Normandie ! Mais voyons-nous